

PRÉAMBULE

J'ai poussé la porte de ma salle d'attente. Vide, dans le soir qui tombe. Ne restent, autour de la grosse Aronde Simca beige détachée du manège sur lequel elle a longtemps tourné et trônant à présent au milieu de la pièce, que des jouets épars aux couleurs de dragées. Comme chaque soir, je m'apprête à les rassembler dans les grands paniers. Demain, d'autres petits personnages iront vers eux, rampant, marchant à quatre pattes, vacillant sur leurs courtes jambes, s'en empareront, les observeront en faisant maladroitement pivoter leur poignet, avec tout le sérieux que nécessite une telle occupation, puis les abandonneront. En me penchant pour ramasser un cube aux faces multicolores, je constate que je tiens encore dans ma main une boîte de mouchoirs en papier. J'en ai proposé un à la maman qui vient de partir, et j'ai oublié de remettre la boîte dans le tiroir de mon bureau.

Je m'assieds et pense à notre entretien. Elle a accouru dans mon cabinet, bouleversée par la découverte qu'elle vient de faire : son mari entretient une liaison avec une de ses collègues, elle est incapable de le supporter, elle a décidé de demander le divorce. Et elle est accablée d'une immense peine qui mêle à la souffrance de l'amour brisé l'angoisse de celle qu'elle va causer à leurs trois enfants en se séparant de leur père. J'ai pu lui manifester mon

empathie, lui offrir des paroles de soulagement. Mais j'ai dû l'avertir d'une nouvelle source de douleur : le fait que la froideur judiciaire va désormais s'immiscer dans leur vie, puisqu'il faudra statuer sur le sort des enfants. À propos desquels je ne l'ai pas leurrée : oui, leur nouvelle situation familiale va les perturber profondément. Je serai là, bien sûr, pour les suivre plus que jamais, pour leur parler. Mais ce qui est essentiel, c'est qu'elle et lui, en dépit de toutes leurs blessures, résistent à la tentation de les instrumentaliser pour blesser l'autre, et parviennent, avec le temps, à sauver entre eux au moins un lien d'amitié.

Ce que je ne suis pas vraiment parvenue à faire. J'ai écouté cette mère souffrante sans lui dire à quel point je la comprenais.

Alors, assise au milieu des jouets éparpillés, l'idée m'est venue de me raconter. Non seulement l'épisode tumultueux auquel je viens de faire allusion, mais l'ensemble de ce que j'ai vécu, ce qui m'a amenée à recevoir, depuis des décennies, les enfants, puis leurs propres enfants, bientôt sans doute leurs petits-enfants. Par mon enfance, par mes études, par mes épreuves personnelles, par la multitude des facettes de mon exercice de la profession sur deux générations, par mes engagements au service des enfants, je pense que mon témoignage de pédiatre et de mère peut aider tous les hommes et les femmes de bonne volonté décidés à s'intéresser aux enfants ; les leurs et tous les enfants du monde, dont, alors que nos sociétés connaissent des mutations inédites en matière de conception des êtres humains, ou de filiation, le sort ne peut laisser indifférent.

J'ai dit pédiatre et mère. J'ajouterai fille. Mes relations avec mes parents telles que les ont perçues mes yeux de petite fille, telles que les analysa l'adolescente que je fus,

ont fait naître en moi le désir de m'intéresser à l'enfance. L'influence de ma mère, enseignante passionnée, sans cesse préoccupée d'éducation, celle de ses filles, celle de ses élèves ? Sans doute. Comparaison entre les théories maternelles et ce que j'ai vu d'éducatrices différentes, celles qui étaient dispensées dans les contrées lointaines où nous a emmenés la carrière professionnelle de mon père ? Sans aucun doute. Mais aussi fascination pour le monde de l'enfance, où l'on observe, où l'on découvre, où l'on peut se forger par-devers soi, en toute liberté, des opinions exemptes de préjugés, fondées sur la seule intuition. C'est du moins ainsi que j'étais, petite fille, et je crois que, malgré les années, il m'en est resté quelque chose. Les enfants que je ne cesse de fréquenter, mes petits-enfants, ceux que j'examine chaque jour dans mon cabinet ou dans les crèches, entretiennent ce désir passionné de toujours découvrir.

Pédiatre, mère, fille, il me reste à ajouter femme. J'ai eu le privilège paradoxal de ne pas avoir de frère. S'il m'en était né un, il aurait attiré à lui presque toute l'attention de mon père. Frustré d'un fils, il a reporté sur ses filles ses ambitions. En des temps où, encore, on n'imaginait pas la même destinée pour les filles et pour les garçons, je n'ai pas été élevée pour le mariage et la maternité, mais pour gagner ma vie en toute indépendance, par l'exercice d'un métier. Et, sur les traces de ma mère, avec la certitude que l'action n'était pas exclusivement réservée aux hommes. Autre privilège : une génération féministe a précédé la mienne. Je ne prétends pas qu'elle avait remporté le combat de l'égalité homme-femme. Pour l'atteindre, il reste bien du chemin à parcourir. Et, lorsque je me suis introduite dans le cercle très masculin des étudiants en médecine, j'ai dû batailler pour faire ma place. Mais nous avons

pu puiser, mes condisciples féminines et moi-même, dans les écrits de cette génération, dans ses luttes, à la fois la force et la légitimation de nos entreprises.

Au milieu des jouets éparpillés, sous le regard de Babar et Céleste réinterprétés par Ivan Hor et navigant dans un collage à voile sur une Méditerranée bien bleue, je décide de me lancer. Je vais mettre en mots une vie consacrée dans la joie à l'enfance.

L'ENFANT DE LA GUERRE

« Edwige naquit, et ce jour-là, la flotte se saborda ! »

Ravi de sa trouvaille, le docteur Maxime Dubreuil, tourné vers moi, m'adressait un sourire éclatant. Grand, mince, la démarche souple, le cheveu poivre et sel abondant, le visage discrètement bruni de l'amateur de golf qu'il était, il avait une réputation de séducteur certainement justifiée. On lui prêtait de nombreuses conquêtes parmi le personnel féminin du service, et même très au-delà.

Pour l'heure, dans notre salle de garde peinturlurée de représentations d'hommes nus aux sexes démesurément érigés auxquels s'offraient complaisamment des femmes rebondies, en une fin d'après-midi du début de l'été 1961 encore lumineuse, il prononçait mon éloge funèbre. Je terminais mon internat et, selon la coutume, on *m'enterrait*.

Sous le sourire de Dubreuil, je sentis la rougeur me monter aux pommettes. Ce n'était pas à cause de la chaleur qui commençait à régner dans la pièce, entretenue par les gesticulations de mes collègues, assis autour de la table garnie de draps blancs qui servaient de nappe au couvert dressé pour notre repas déjà largement entamé, et aussi de serviettes – cet accessoire est proscrit lorsque que l'on mange en ces lieux, l'usage

veut que l'on s'essuie les lèvres avec un pan de nappe... Je rougissais parce que le séduisant patron lui-même avait composé mon éloge funèbre. À quoi devais-je cette faveur ? Avait-il remarqué combien, durant les quatre années passées à ses côtés, il m'avait impressionnée ? J'étais subjuguée par ses talents de professeur : il savait éclairer l'intelligence de ses étudiants, y laisser son empreinte. C'est lui qui, avec une clarté remarquable, m'avait initiée à l'étude complexe des maladies du métabolisme chez les nourrissons. Lui qui m'éblouissait par sa culture, sa curiosité, la passion dont il faisait montre dès qu'il abordait un sujet, pas seulement médical. Et ce soir, je devais m'avouer que je n'étais pas insensible non plus aux charmes de sa personne que, jusqu'à ce moment, il n'avait pas déployés à mon adresse.

Jusqu'à ce moment, car comment devais-je interpréter la suite de son discours ? Voilà qu'en me regardant il déclamaient des vers d'un de ses poètes préférés, Federico García Lorca : « Se taire et brûler de l'intérieur est la pire des punitions qu'on puisse s'infliger... » M'avait-il découverte ? Me lançait-il une invite, manifestait-il un regret, au moment où je partais, de ce qui aurait pu être ? J'écartai ces interrogations : j'étais mariée, Louis et moi nous étions juré une fidélité exacte et réciproque. Mon destin sentimental était scellé, rien n'aurait lieu quand la cérémonie de mon enterrement serait arrivée à son terme.

Pour l'instant, elle se poursuivait bruyamment : entraînés par Jean Lavaud, notre économe – ainsi nomme-t-on le responsable désigné de la salle de garde –, mes collègues improvisaient une battue sur l'air des « Stances à Sophie ». Sophie, une grue ingrate, destinataire des couplets de la chanson paillardes dans

laquelle son amant abandonné détaille à plaisir les manifestations physiologiques de sa féminité et ses appétits sexuels. Pauvre Sophie ! J'étais entourée d'hommes, ils saluaient mon départ à leur manière, c'est-à-dire selon le machisme en vigueur dans le milieu hospitalier de l'époque, ils auraient été étonnés que je m'en offusque. Je n'y songeais pas, d'ailleurs, soulagée que le fracas rythmé de leurs fourchettes sur leurs verres dissipe, en un contrepoint burlesque aux déclamations de mon chef de clinique, le trouble dans lequel elles m'avaient plongée. À la place du refrain grossier de la chanson : « Sophie que j'aimais tant, j'emmerde à présent... », mes collègues scandaient la formule de Dubreuil : « Edwige naquit, et ce jour-là, la flotte se saborda ! » Elle me renvoyait à mes origines toulonnaises, de façon scabreuse, en faisant servir à un bon mot un moment dramatique de notre histoire. Mais le rire, y compris irrévérencieux, est la parade la plus fréquente que les carabins opposent aux assauts tragiques de l'existence, maladie, souffrance, mort, qu'ils sont invités à combattre.

Scabreuse encore, la dernière phase de la cérémonie de mon *enterrement*. On me régala d'une mise en scène salace : on ouvrit la fenêtre de la salle de garde sur le beau soir de juin et, depuis notre deuxième étage, on présenta au ciel un énorme pénis de plâtre, que les collègues avaient érigé avec des bandes blanches et humides empruntées à la salle d'orthopédie. Force yaourts, enfournés dans ce canon improvisé, provoquèrent en son sommet le giclement d'une substance blanchâtre et gluante, à la grande joie des artificiers, satisfaits d'avoir obtenu l'effet escompté. Leurs rires redoublèrent quand ils s'aperçurent que le douteux liquide avait fini sa course sur la veste d'une dame

qui passait en contrebas, sur le trottoir de la rue de Sèvres. Elle s'immobilisa et manifesta sa colère face aux visages hilares penchés au-dessus d'elle : son vêtement était taché, et les rires graveleux qui accompagnaient sa mésaventure la rendaient encore plus désagréable. Elle sentait qu'elle se trouvait victime d'une plaisanterie de très mauvais goût. Notre économiste descendit et usa de son habituel talent de diplomate pour calmer sa colère.

Je suis née effectivement à Toulon, à quelques pas du port, en mai 1942. Le sabordage de la flotte eut lieu en novembre. Véritable deuil pour mon père, officier sur le *Mameluk*. Je n'ai vécu que quelques mois à Toulon. Je retrouverai plus tard cette ville de marins, quand, influencée sans doute par la mémoire archaïque que nous gardons de notre histoire et de celle de nos prédécesseurs, inconsciente mais soigneusement gravée dans nos neurones de bébés, ma fille aînée, mariée et mère de famille, choisit la plage du Mourillon comme cadre de nos vacances d'été. Sans m'en parler, elle loua sur Internet une maison à un ancien officier de marine. J'ai alors renoué avec un lieu que, depuis, je revisite fréquemment.

Toulon, ville jaune, rouge, provençale et tragique. Elle jeta à la mer, entassés dans des soutes, les misérables envoyés au bagne du bout du monde pour un morceau de pain volé, dont je retrouverais plus tard les descendants en Nouvelle-Calédonie. Et bien sûr, reste dans la mémoire française l'épisode terrible dont le port fut le théâtre en ce 27 novembre 1942, alors que j'ouvrais tout juste mes yeux sur le monde : la flotte de guerre était contrainte de se saborder, les Allemands, déjà chez eux en zone occupée, franchissaient maintenant

l'entrée du port. Mon père, Pierre Antier, sorti major au concours général des Arts et Métiers en 1930, était entré à l'École navale l'année suivante et en était sorti, major encore, en 1933. En mai 1941, le jeune lieutenant de vaisseau fut affecté à Toulon où, depuis la défaite française et l'armistice, était regroupée la flotte navale française, qui n'avait subi aucune grave défaite. Il servait fièrement, sur un torpilleur, *Le Mameluk*.

Âgé de vingt-huit ans, marié et déjà père d'une première petite fille, il attendait – espérait-il – la naissance d'un fils. Pierre Antier et Denise Bartholome entrèrent dans la vie conjugale l'année où l'Europe entra en guerre. Laquelle se rappelait douloureusement à ma mère, née le 1^{er} août 1914. Elle racontait que son père, au moment même où il déclara sa naissance à la mairie, découvrit l'affiche portant l'ordre de mobilisation générale. Il devait prendre son balluchon et partir. Dans son trouble, il fit inscrire sa fille sous le premier prénom de Germaine, au lieu de celui de Denise. Et ma mère ne porta jamais son prénom officiel.

Les prénoms ont souvent une histoire riche de sens. « Il y a des fantômes sur les berceaux », disent les psychanalystes. Mon père me choisit celui d'une grande comédienne de l'époque, Edwige Feuillère. L'entourage cria au prénom impossible à prononcer ! Mais il y tint. Il me dira plus tard : « Après que j'eus appelé ta sœur Viviane, comme l'actrice Viviane Romance, ta mère ne pouvait pas penser que je donnerais le nom d'une petite amie à ma fille. »

Mon père, un coureur de jupons ? Il est certain qu'avec ses yeux bleus sous la visière de sa casquette aux trois galons, l'officier était séduisant. Plus tard, quand j'avais neuf ans, ma sœur Viviane, dans les affres de l'adolescence et en violent conflit avec sa mère,

profitera de la sieste parentale pour m'apprendre un lourd secret :

— Papa ne devait pas se marier avec maman !

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— J'ai trouvé leur livret de famille, bien caché au fond du tiroir de l'armoire, dans leur chambre !

— Et alors ?

— Quand ils se sont mariés, maman était déjà enceinte ! Je suis née en août, et je sais compter.

— Bon... Qu'est-ce que ça change ?

— Je suis sûre que papa ne se serait pas marié avec elle, s'il n'y avait pas été obligé.

J'ai eu du mal à la croire tant, pendant mon enfance, j'ai toujours ressenti qu'une profonde connivence, une complicité sincère unissaient mes parents. Mais il est vraisemblable que leur mariage ait été problématique. Je n'en connais pas la date exacte, elle ne figurait pas au calendrier festif familial.

Ma mère me lâchera bien plus tard, par bribes, que mes grands-parents paternels avaient été hostiles à une union qu'ils considéraient comme une mésalliance. Elle était fille d'une simple aubergiste et d'un ouvrier agricole, lui-même fils d'exilés espagnols. Certes, fraîche émoulue de l'École normale d'institutrices, elle entamait son ascension sociale. Mais il y avait déjà une génération que mes grands-parents paternels avaient accompli ce parcours, chacun était devenu directeur d'une école à Angers. Ce dédain supposé pour les origines de ma mère continue de m'étonner. Je n'aurais pas pu y croire enfant, tant ma grand-mère paternelle avait des habitudes de vie modeste. Quand nous venions pour les vacances chez elle, il fallait finir la soupe jusqu'à la dernière lampée, puis retourner l'assiette : elle servait la blanquette de l'autre côté. Sa maison, près de la gare, avait un

jardin de ville qui servait de potager. Il était barré de grandes cordes à linge. Je n'en crus pas mes yeux le jour où, alors qu'elle était bien campée debout à étendre ses draps, un déluge sembla jaillir d'entre les jambes écartées de ma grand-mère : elle portait des culottes percées, usage encore fréquent dans les campagnes dans les années d'après-guerre ! Elle pouvait uriner debout, et n'éprouvait aucune gêne à le faire à l'extérieur. Ma mère, avec ses coiffures soignées, ses tenues élégantes, ses chaussures à semelles compensées, me semblait autrement plus évoluée.

Il est vrai que mon grand-père, « Monsieur le Directeur », austère et droit, fines lunettes cerclées d'écaille marron sur le nez, avait des allures de bourgeois. Son épouse et lui avaient l'impression que le mariage de leur fils, pourvu de diplômes prestigieux, le faisait redescendre à un niveau inférieur de l'échelle sociale. Ils espéraient mieux, sans doute. À tort : le couple de mes parents m'est toujours apparu comme harmonieux, partageant valeurs, joie de vivre, solidarité dans les épreuves.

Quand ils arrivèrent à Toulon, ma mère était sans affectation. Elle suivait son mari, on ne lui avait pas trouvé de poste. Elle s'occupait alors de sa première-née. Maman dira souvent sa fierté : « Viviane savait déjà lire à deux ans et demi ! » Qui connaissait alors les risques de la précocité ? Une photographie noir et blanc les montre toutes les deux, assises à une grande table. Viviane est toute petite, seuls apparaissent, au-dessus du plateau de la table, sa tête, ses épaules, ses bras et ses mains. Près d'elle, ma mère lui montre à lire ou à écrire. Sur le mur, derrière les deux studieuses protagonistes, sont affichées des feuilles comme celles que l'on voit placardées aux murs des petites classes,

exhibant lettres ou chiffres. Viviane était l'élève de sa mère. Confusion des rôles dangereuse.

Mon père avait été affecté sur un torpilleur ancré parmi une flotte de guerre dont on ne connaissait plus la destination. Il ne pouvait manquer de s'interroger sur sa mission, sur le sens du service qu'il effectuait au sein de l'armée d'armistice. Comme son père, très engagé dans la franc-maçonnerie, il fut toujours habité par un idéal philosophique de progrès ; il avait l'ambition de participer à la poursuite de l'idéal civilisateur des Lumières. Fut-il lui-même maçon ? Ils furent persécutés par le gouvernement de Vichy, qui décréta dès le 13 août 1940 la dissolution de cette association. Maçon ou pas, mon père ne pouvait qu'être hostile à l'idéologie de la « Révolution nationale ». Elle allait contre ses convictions les plus profondes de progressiste, convaincu qu'il faut construire l'avenir au lieu de chercher le salut dans un retour à un passé de toutes les manières mythifié.

Il faisait beau, m'a dit ma mère, en ce mois de mai 1942, autour de la villa Pâquerette, où je vis le jour. L'atmosphère cependant devenait inquiétante, mais bien que Toulon fût encore en zone libre, on jouissait du soleil provençal. Je naquis sans faire souffrir ma mère, bien que ce fût, en principe, impensable à l'époque. Elle avait subi un accouchement aux forceps pour mettre au monde ma sœur aînée. Pour son deuxième enfant, elle refusait une nouvelle épreuve. Éprise de progrès comme mon père, elle était persuadée que les femmes devaient rompre avec un destin immémorial de soumission à une pseudo-fatalité leur imposant d'accoucher dans la douleur. Elle découvrit un médecin qui pratiquait sur les parturientes une anesthésie générale. Un précurseur de la péridurale en quelque sorte,

mais prenant tellement plus de risques pour la mère et le bébé, et loin de tout plateau technique auquel recourir en cas de complication ! Moi qui m'impliquerai dans le strict encadrement des protocoles en vigueur dans les maternités pour qu'une sécurité maximale prévienne les risques de handicap, je suis née dans les conditions les plus risquées ! J'en frémis encore. Ce fut une chance, pour ma mère et moi, que notre séparation physiologique n'ait pas connu la moindre complication. Mon père regretta à coup sûr que je ne sois pas le fils qu'il souhaitait, mais son épouse et lui étaient jeunes, tous les espoirs leur étaient permis. Et la vie familiale offrait encore une compensation aux troubles de l'histoire.

Les choses ne tardèrent pas à basculer. Le drame du sabordage de la flotte fut le premier signe de l'accélération du chaos. Dans la nuit du 26 au 27 novembre 1942, les bateaux furent coulés en réponse à l'opération « Lilas », lancée par l'armée allemande pour neutraliser la flotte française, dont Hitler redoutait que, malgré des accords signés avec le gouvernement de Vichy, elle ne se retourne d'une manière ou d'une autre contre lui. À 5 h 25, la porte de l'arsenal principal est enfoncée par les blindés allemands, le sabordage est déclenché. Crève-cœur pour les marins : on n'ose imaginer ce qu'ils ressentirent quand, avant d'allumer les mèches, dans le petit matin hivernal, ils levèrent les ultimes couleurs, hissant pour la dernière fois le pavillon tricolore aux mâts des navires, puis, quand, vanes ouvertes, soutes noyées, mines allumées, ils virent les bâtiments se coucher, s'enfoncer lentement dans la mer, au milieu du fracas des explosions, pendant les trois heures que dura l'accomplissement du sabordage. Ils ne purent s'empêcher d'interroger ce qu'ils voyaient à la lumière

de la devise de leur arme : « Honneur, Patrie, Valeur, Discipline ». Qu'en était-il de la patrie, envahie, soumise, dont on détruisait les navires de guerre qui auraient peut-être permis de la relever ? La discipline, ici, n'allait-elle pas contre l'honneur ? Où se réfugiait la valeur ? Mon père s'est peu épanché sur ce qu'il a alors éprouvé. Je l'ai entendu, à plusieurs reprises, fustiger « cet incapable de Darlan, qui n'était même pas un marin ». Il rappelait ainsi ce qui se disait, au sein de l'arme à laquelle il appartenait, sur la carrière de cet amiral controversé, qui, fort des appuis de son père, avait très peu navigué mais beaucoup œuvré dans les bureaux et les états-majors.

Mon père n'en dit jamais davantage. Le très grand trouble qu'il a éprouvé au moment de l'événement, et qui n'est jamais sorti de son cœur ni de son esprit, il l'a pudiquement enclos avec l'opercule obstruant l'un des canons du *Mameluk*, qu'il a fait encadrer, qu'il a toujours conservé et que j'ai encore. Orphelin de son bâtiment, il fut envoyé à Brest où il demeura sans affectation précise. Qu'est-ce qu'un marin sans bateau ?

Suivit une longue série de mauvais jours pour lui et ma mère ; ils les ont transformés. Depuis l'été 1940, les sinistres drapeaux nazis flottaient sur tous les édifices publics de Brest. Le port était considéré par les stratèges de l'armée allemande comme une base navale essentielle dans la lutte contre l'Angleterre, puis contre les Alliés. De 1940 à la Libération, il fut la cible constante des bombardements. Vivant sous les bombes, la ville bretonne s'employait sans cesse à déblayer des décombres, à consolider ce qui tenait encore debout. Nous étions à peine arrivés que, pour limiter le nombre de victimes civiles, le sous-préfet ordonna la fermeture des écoles et l'évacuation des personnes jugées « non

indispensables ». C'était en février 1943. Mon père resta à Brest, ma mère se réfugia avec ses deux filles chez ses beaux-parents, à Angers, où mon père leur rendait de temps en temps visite. Il ne s'est jamais épanché sur cette période de sa vie, mais il avait été guetté par une forme de dépression. À quoi servait-il désormais, lui, officier français dans un port tenu par l'ennemi, uniquement préoccupé de survivre ? Cette douloureuse expérience, doublée du traumatisme lié au sabordage de la flotte à Toulon, entama sa passion pour la marine et la chose militaire. La nouvelle orientation qu'il donna à sa carrière après la guerre en est la conséquence directe.